

Marc Halévy

Nietzsche, prophète du 3^e millénaire ?

OXUS_{LAB}

SOMMAIRE

PROLOGUE. À PROPOS DE PROPHÉTIE...	9
---	---

CHAPITRE 1 RENCONTRE AVEC L'HOMME

Nietzsche tragique.....	19
Nietzsche amoraliste.....	25
Nietzsche mystique.....	30
Nietzsche effondré.....	34
Nietzsche trahi.....	36
Nietzsche ressuscité.....	41

CHAPITRE 2 RENCONTRE AVEC L'ŒUVRE

La période « Schopenhauer » (scepticisme – romantisme).....	49
La période « Hegel » (positivisme – classicisme).....	69
La période « Nietzsche » (dionysisme – expressionisme).....	108
Les compilations posthumes.....	262

CHAPITRE 3 RENCONTRE AVEC LES IDÉES

Dieu est mort et la Vie est vivante	270
Dieu est mort, nous l'avons tué.....	279
Le Grand Oui à la Vie : la sainte orgie dionysiaque	291
<i>Amor fati</i> : aimer le réel tel qu'il est.....	304

Le Surhumain	311
Le Surhumain : l'homme est un pont.....	315
Le sens du tragique	326
La morale des esclaves et la morale du ressentiment : l'antichristianisme	338
La Volonté de Puissance	343
Cette Volonté qui vise la puissance de soi	346
Deviens ce que tu es et fais ce que toi seul peux faire.....	353
Le grand style : noblesse, élégance, aristocratie.....	357
Par-delà le bien et le mal : une éthique amoral.....	363
L'Éternel Retour	377
L'éternel retour au même, l'éternel retour du même	388
La grande santé : rester en ligne.....	403

ÉPILOGUE.

CE TROISIÈME MILLÉNAIRE QUI ATTEND NIETZSCHE... ..	407
Que nous dit l'amour de la Vie ?	410
Que nous dit la tension vers le Surhumain ?	411
Que nous dit l'obédience à la Volonté de Puissance ?.....	413
Que nous dit la connaissance de l'Éternel Retour ?	414

« [...] des foudres sont lancées vers des avènements qui n'ont pas encore été devinés. »

Nietzsche, *Ecce Homo*

« Si je suis prophète et plein de cet esprit prophétique qui chemine sur de hautes crêtes entre deux mers, [...] entre passé et avenir, tel un lourd nuage, [...] ennemi de tous les bas-fonds étouffants et humides, ennemi de tout ce qui est fatigué et ne peut ni mourir, ni vivre... »

Nietzsche, « Les sept sceaux »,
Ainsi parla Zarathoustra

Avertissement

J'ai ouvert mon premier livre de Nietzsche (*Ainsi parla Zarathoustra*) le 27 juillet 1972, il y a tout juste quarante ans, juste avant de retourner dans ma Provence, peu après la fin de mes examens académiques. Depuis, l'ami Friedrich ne m'a plus jamais quitté. Il a nourri ma vie intellectuelle, philosophique et spirituelle. Je lui devais bien ce livre... comme l'on tente de rembourser une trop lourde dette.

Tous les faits et toutes les citations rapportées sont, à ma connaissance, rigoureusement exacts, mais les commentaires et les méditations qui s'ensuivent sont miens, rigoureusement miens.

Je ne prétends pas dire *la* vérité à *propos* de Nietzsche, mais dire *ma* vérité à *partir* de Nietzsche. Voilà qui est bien moins immodeste !

*

*

*

PROLOGUE.

À PROPOS DE PROPHÉTIE...

Prophète. Prophétisme. Mots d'origine grecque. Le prophète est celui qui « parle avant... »

Le prophétisme fut une spécialité hébraïque avant de devenir juive. Les grands prophètes bibliques œuvrèrent surtout autour de la période axiale du monde, comme l'appela Karl Jaspers : le sixième siècle avant l'ère vulgaire.

Le prophète annonce. Il voit. Il est habité par une large vision du devenir. Il pressent l'avenir et les ruptures qui y mènent. Il sait qu'il annonce la fin d'un monde et la naissance d'un nouveau monde. Sa vision n'est pas rationnelle, fruit d'un raisonnement. Le prophète ne raisonne pas, il résonne. Il est au diapason du réel. Il est en reliance profonde avec le Tout et son devenir. Il sait. Il sait évidemment, même s'il est incapable de dire comment ou pourquoi il sait. Il sait, c'est tout.

Nietzsche annonce deux ruptures concomitantes, il annonce la fin imminente de deux mondes en déclin : celui du Christianisme et celui de la Modernité ; celle-ci se clôt en même temps que le cycle chrétien, étalé sur trois fois cinq cents années (de 325 à 1989 aussi). Ces dates méritent quelques éclaircissements...

Le Christianisme réel n'est né ni avec Jésus le Nazir, ni avec Saül de Tarse. Le Christianisme réel est né avec l'empereur romain, non chrétien, Constantin qui, pour des raisons strictement politiques, convoque, en 325, le concile de Nicée et impose le Credo qu'il a concocté et qui, à quelques détails près, est encore au cœur

des croyances chrétiennes des diverses confessions d'aujourd'hui. Le Christianisme est né, encore, avec Augustin d'Hippone (354-430), un berbère, ancien débauché, converti par sa mère Monique, élevé à l'épiscopat : Augustin invente le concept de péché originel (et la misogynie qui l'accompagne) et, donc, par simple suite théologique, l'idée de rédemption et de salut, en suivant les voies de la culpabilité, de la contrition et de la pénitence (ce n'est guère un hasard si le livre clé d'Augustin s'appelle les *Confessions*). Le Christianisme s'étendra sur trois cycles semi-millénaires.

Toute la période gothique ou franque, mérovingienne et carolingienne, bref : le Haut Moyen Âge, s'en fut à la recherche de Dieu, du Dieu des chrétiens qu'il fallait inventer d'urgence, ne serait-ce que pour répondre aux questions des érudits qui arrivaient en masse depuis que Théodose, petit-fils de Constantin, avait fait du Christianisme la religion d'État de l'empire romain. Cette période oscilla, pendant cinq siècles, entre hérésies, d'une part, et synodes ou conciles plus ou moins œcuméniques, d'autre part. Jusque-là, le Christianisme avait surtout recruté aux marges de la société romaine, chez les femmes, les pauvres, les esclaves, les légionnaires – quoique ceux-ci, généralement, étaient plus attirés par le culte de Mithra, grand concurrent du Christianisme duquel celui-ci emprunta la naissance à Noël, la virginité de la mère, etc. Avec l'arrivée d'intellectuels, de philosophes, de citoyens cultivés, les contradictions, les apories, les paradoxes et les oxymores du Christianisme primitif furent interrogés. Et par des gens formés aux concepts et méthodes de la philosophie grecque. Plus question d'évacuer les questions, d'éluder les problèmes, de masquer les incohérences. À commencer par ce monothéisme aux trois dieux...

Lorsque le problème théologique de la nature de Dieu fut réglé – non sans une fracture de fond entre Orthodoxie et Catholicisme –, commença la deuxième période chrétienne, celle de l'Église triomphante, celle de l'obsession du salut des âmes, celle du Bas Moyen Âge, avec sa phase romane et sa phase gothique, entre cloître et cathédrale. Celle de l'Inquisition, aussi. Celle de la scolastique, de la redécouverte d'Aristote, qui insuffla

un travail théologique colossal pour faire entrer la théologie chrétienne dans la philosophie grecque, en général, mais aristotélicienne, en particulier, qui fut l'œuvre monumentale de Thomas d'Aquin et de sa *Somme théologique*. Celle des Croisades aussi, de cette folie qui, sous prétexte d'aller délivrer le pays de Jésus du joug des Arabo-musulmans, mit l'Europe à feu et à sang, persécuta et massacra les Juifs, décima la noblesse guerrière et permit ainsi la montée progressive de l'institution royale et la concentration des pouvoirs politiques dont l'État moderne sera l'héritier.

La révolution agricole du XII^e siècle, en dopant les rendements à l'hectare, mit l'économie agraire européenne en surplus, permit la montée en puissance de la bourgeoisie marchande des villes et induisit l'institution des marchés, de la monnaie et des banques. L'alliance objective entre le Roi et ses droits régaliens, et les bourgeois des villes contre la noblesse féodale suscita la Renaissance et la Modernité qu'elle accoucha.

Troisième période chrétienne, donc : la Modernité. L'Église commence à être contestée. Érasme raille les prélats et évêques dans son *Éloge à la folie*. En Allemagne, Luther publie les *Confessions d'Augsbourg* et inaugure ce qui deviendra les Protestantismes. L'Inquisition a fort à faire. Surtout lorsque la pensée prend son envol et prétend s'éloigner des dogmes théologiques. Giordano Bruno s'en consuma sur un bûcher infâme. Galilée se rétracta. Descartes s'enferma dans une totale hypocrisie, en toute lâcheté ; la Hollande avait ses avantages... Avec la Modernité, surgissent les dogmes laïcs du paradigme qui nous habite encore : rationalisme, matérialisme, analycisme, réductionnisme, mécanisme, mercantilisme, monétarisme, déisme ou athéisme contre théisme, etc.

Le Christianisme protestant se réfugia bien vite dans le pur moralisme, plus ou moins puritain (c'est ce Christianisme protestant-là qui baignera l'enfance de Nietzsche). Le Christianisme orthodoxe maintint son monachisme mystique et ses superstitions populaires. Le Christianisme catholique devint philosophe, antimystique (Maître Eckart fut condamné), antispiritualiste (Pierre Teilhard de Chardin fut condamné), clérical, c'est-à-dire assoiffé de pouvoirs temporels et de hiérarchies ecclésiastiques ; sa théologie devint rationnelle et technique, à la Jésuite.

En gros, le Christianisme se déspiritualise. Et, se déspiritualisant, il se laïcise. Au XIX^e siècle, les masses désertent les messes et le Christianisme connaît son quatrième et dernier avatar : le Socialisme qui se construit sur les mêmes valeurs que lui – égalité, charité, fraternité, solidarité, pauvreté – pour l'avènement prochain d'un paradis terrestre, mais sans Dieu.

*

Nietzsche annonce la fin de deux mondes, l'un chrétien et l'autre moderne, et il prophétise un monde nouveau, au-delà des idéalismes et des humanismes : un monde surhumain.

Nietzsche surgit dans le troisième quart du XIX^e siècle. Il est l'héritier de la philosophie allemande du siècle qui le précède : Kant, Fichte, Schelling, Hegel surtout. Mais il reniera cet héritage tout en s'en nourrissant, on le verra. Nietzsche prendra beaucoup chez Goethe et chez Schopenhauer. Un peu chez Hegel, et son regard sur l'histoire comme processus dialectique en marche, en devenir. Il s'opposera de toutes ses forces à Kant et à Fichte et, plus généralement, à toutes les formes d'idéalisme plus ou moins platonicien. Mais surtout, Nietzsche est grec ! Et même un Grec présocratique et plus précisément, encore, un Grec héraclitéen. Nous y reviendrons au premier paragraphe du chapitre suivant.

Nietzsche vit au sein d'un siècle qui pense la révolution industrielle et technique toute récente. L'industrialisme est en marche. Les campagnes se vident de paysans et les villes se gorgent d'ouvriers. L'idée de masse – ouvrière, prolétaire, populaire – germe. Les villes deviennent des cloaques tentaculaires, proliférant par leurs quartiers pauvres. La misère des sans-travail explose. La tension entre riches et pauvres se construit, se radicalise, s'invente, s'idéalise.

Face à l'industrialisme et au technicisme ambiants, la pensée se cabre. Devant l'industrialisme, naissent les utopies libérales (tous riches) et socialistes (tous égaux). Avec le technicisme, viennent le scientisme et le positivisme. Et contre eux tous, deux mouvances marginales mais fécondes mènent combat : le romantisme et l'individualisme, qui fourniront à Nietzsche les mamelles de son lait nourricier.

Le romantisme, c'est Schelling, Novalis, Goethe. L'individualisme, c'est Stirner, Schopenhauer. Eux tous dénoncent les méfaits de cette Modernité massive, salissante, grasse, avilissante, bête, puante, polluante, mercantile, marchande, dénaturée, déshumanisante. Eux tous cherchent un salut pour l'humain dans un ailleurs ou un plus tard. Nietzsche sera leur héritier, mais avec un autre souffle, mais avec un autre regard bien plus profond, bien plus mystique, bien plus visionnaire, bien plus... prophétique.

*

* *

CHAPITRE 1.

RENCONTRE AVEC L'HOMME

Friedrich Nietzsche naît le 15 octobre 1844, s'effondre dans le silence intérieur le 3 janvier 1889, et meurt le 25 août 1900. Arrêtons-nous là...

Dieu me garde d'entreprendre ici la énième biographie de Friedrich Nietzsche. Il en est de si magnifiques, de si complètes, de si vraies, de si précises que plus rien n'y est à rajouter. En particulier, je renvoie mon lecteur au monumental travail de Curt Paul Janz : *Nietzsche – Biographie* (Gallimard, 1978).

Tout y est narré, comparé, analysé, décortiqué, décrypté. Et pourtant... Une méditation, une hésitation, un doute s'invitent sous ma plume : peut-on réellement écrire une biographie ? Même le biographe le plus scrupuleux, le moins animé par quelque thèse ou idéologie préconçue ne peut atteindre que l'apparence extérieure, la longue litanie des faits, des témoignages. Mais la vie intime n'est-elle pas infiniment plus que la somme de tout ce qu'elle laisse transparaître d'elle ?

Nietzsche est un homme secret, pudique, presque caché. Il est écorché vif, mais n'aime guère étaler ses sentiments. Lou Salomé, en ce bel été 1882, lui apprendra de plus le détachement. C'est dire combien l'exercice biographique est difficile. Nietzsche, dans tout ce qu'il écrit, passe son bouillonnement intérieur au crible de l'intellect et de l'ironie. Nietzsche est un cas difficile, certes, mais toute biographie n'est-elle pas difficile, voire impossible ?

La vie d'un homme est un processus lent. Pindare l'avait résumé parfaitement d'un mot que Nietzsche reprit pour le compléter : « Deviens ce que tu es... », disait Pindare (repris aussi par Augustin d'Hippone) et Nietzsche ajouta : « ... et fais ce que toi seul peux faire. » Devenir et Être : les deux métaphysiques qui opposèrent Héraclite et Parménide quelques siècles avant Socrate et Platon. Essence qui est et existence qui devient, donc. L'une précédant l'autre, comme l'on sait. Pour l'existentialisme – celui des grands : Søren Kierkegaard, Karl Jaspers, Gabriel Marcel et Martin Buber, et moins celui du tout petit Jean-Paul Sartre – l'existence précède l'essence, ce qui signifie que chacun se construit en existant, sans qu'il n'y ait un quelconque destin préétabli, sans prédestination. Pour l'essentialisme, la proposition est contraire : l'essence précède l'existence, c'est-à-dire que l'existence déploie et réalise un individu déjà préconçu, latent, virtuel, que la vie révèle au sens photographique du mot.

Nietzsche, souvent, est donné comme l'un des grands précurseurs de l'existentialisme. Pourtant, quoique chantre incontesté et incontestable de la volonté donc de la liberté de vouloir, Nietzsche est aussi le théoricien de la généalogie philosophique. Chacun devrait vouloir être libre pour se construire, mais peu osent ce « vouloir », cette volonté dont Nietzsche dira qu'elle est de puissance. Chaque existence est comme suspendue entre une idiosyncrasie héritée du passé, qui offre ses possibles et ses impossibles, ses dons et ses refus, ses talents et ses tares, et un présent riche de tous les futurs, qui présente mille opportunités offertes à toutes ces potentialités intimes que l'existence peut réaliser.

Cette digression n'en est pas une ; elle invite à penser l'exercice biographique comme une série de photographies, parfois nettes et précises, souvent floues et fanées, qu'il faut tenter de relier entre elles pour retrouver ce fil – ces fils – qui témoigne d'une logique de déploiement de soi. Le fil rouge de l'existence reste caché... Celui-là seul qui vit cette existence, le connaît... peut-être.

*

Il existe un fil rouge qui traverse toute l'existence de Friedrich Nietzsche et que peu d'auteurs ont perçu : le messianisme !

Nietzsche, constamment, cherche le Messie qui portera sa prophétie. Il crut en découvrir trois successifs.

Le premier, ce fut l'artiste absolu, l'artiste intégral qu'il identifia à Richard Wagner, le génie ou le monstre – comme on voudra – de Bayreuth. Ce sera la période du « tragique » au sens grec de la tragédie grecque, de l'inutile lutte contre les Moires grecques qui deviendront les Parques romaines, contre le sort, contre la fatalité.

Le deuxième Messie de Nietzsche, au travers de ses deux grands livres *Humain, trop humain* et *Aurore*, fut abstrait : l'Amoralisme, le rejet de la morale, des valeurs morales, des codes moraux. Puisque tout Messie est censé être un libérateur, de quoi donc faut-il libérer l'homme ? De la morale, répond Nietzsche, de cette morale des esclaves que propage le Christianisme, de cette morale du ressentiment et de la jalousie que perpétuent les Socialismes.

Le dernier Messie de Nietzsche, sous le masque et le déguisement de Zarathoustra, ce fut Nietzsche lui-même. Lorsque son esprit s'éteindra, en 1889, il venait d'achever *Ecce homo* (une parole que les Évangiles prêtent à Ponce Pilate lorsqu'il présenta le Jésus condamné au peuple : « Voici l'homme ») et il signait ses dernières lettres : « L'Antéchrist » ou « Le Crucifié ». Il y a, alors, totale identification entre Nietzsche lui-même et le nouveau Messie.

Ces trois temps de l'existence nietzschéenne furent intriqués, imbriqués. Leurs contours et limites ne furent jamais francs. L'existence réelle est toujours plus complexe et riche que les schémas biographiques qui cherchent à y mettre de l'ordre.

Cependant, « l'idée messianique », quels qu'en furent les nuances, parfums et saveurs, fut le cœur palpitant de la vie de Friedrich Nietzsche.

Les temps anciens (ceux du Christianisme et de la Modernité) se meurent... comme Dieu Lui-même. Des temps nouveaux pointent en une *Aurore* qui chassera le *Crépuscule des dieux*.

Ce sont ces temps nouveaux auxquels aspire Nietzsche du plus profond de son âme. Il les voit venir. Il les sent poindre. Avec acuité. Avec douleur. Il les veut !

Et même si son œuvre, très majoritairement, est œuvre de destruction des piliers de l'ancienne forteresse, partout s'insinue

le souffle des certitudes nietzschéenne quant au « monde qui vient ».

Nietzsche est un philologue du XIX^e siècle issu d'une Allemagne chrétienne et moderne, en quête d'ordre et d'unité. Nietzsche hait son époque autant que sa patrie. Nietzsche se vit en Grec présocratique ; il est méditerranéen ; il est solaire, chantre du paganisme et du naturalisme hellène ancien ; il est le fils illégitime d'Héraclite d'Éphèse et de Diogène de Sinope, ennemi de Socrate et de Platon, ennemi d'Épicure aussi ; il est tout cela, mais il est surtout tout le contraire de ce qu'on avait voulu faire de lui, à savoir un pasteur protestant allemand.

Il déteste cette Allemagne qui devient prussienne, bismarckienne, impériale, militariste. Il la trouve bête, lourde, bovine, brutale, grossière, populacière. Comme antidote, il s'invente, à demi, des ascendances nobiliaires polonaises. Pour fuir la prégnance de la langue germanique – dont il sera, cependant, l'un des virtuoses reconnus –, il s'engouffre dans la philologie ancienne : le grec devient sa patrie, cette langue dont chaque racine devient sienne. C'est là qu'il s'enracine, dans ces textes immortels, dans les fragments des présocratiques, dans les tragédies d'Eschyle et de Sophocle.

Mais plus encore que l'Allemagne, c'est la Modernité que hait Nietzsche : il est malade de son époque, il souffre du machinisme, de l'industrialisme, de l'ouvriérisme, du socialisme, du mercantilisme... Chaque usine est un bubon purulent sur le visage de la Terre. En devenant prolétaires, les fils des paysans deviennent des bêtes de somme, abruties, abêties par une dégénérescence absolue, immonde, révoltante. Et Nietzsche se révolte. Non pas en suivant la voie étroite des romantismes puérils que sont les risibles mouvements révolutionnaires ou les utopiques idéologies socialistes. La révolte de Nietzsche est bien plus profonde, car ce n'est pas le « système » qu'il dénonce, c'est l'homme lui-même. Le système n'est jamais que le sous-produit des hommes. Si ceux-ci mettent en place de telles ignominies, c'est de l'homme dont il faut faire le procès, c'est de l'homme humain, trop humain, qu'il faut se défaire, c'est l'homme qu'il faut dépasser, comme l'on enjambe une crotte de chien sur un trottoir. C'est donc vers

le Surhumain que doivent tendre tous les efforts des quelques hommes d'élite que l'abrutissement général ne concerne plus.

*

* *

Nietzsche tragique...

La Modernité, dans ses langages habituels, en est venue à confondre le tragique et le dramatique. Pourtant, ces mots sont essentiellement différents. Le drame, le dramatique, la dramaturgie pointent tous vers le théâtre et le théâtral. Est dramatique ce qui est joué, sur-joué, forcé, ce qui est simulé, aussi, ce qui est outrancier, caricatural, faux, ce qui est exagéré. En revanche, la tragédie et le tragique renvoient à la Grèce antique, à Eschyle et à Sophocle. La tragédie y est un genre théâtral, une dramaturgie, donc, un genre opposé à la comédie : c'est Racine ou Corneille face à Molière. Le thème central de toute tragédie dont l'Œdipe est le prototype, est la lutte inutile et stérile de l'homme contre son propre destin. Non que la Grèce antique fût fataliste, loin de là ; le rapport de l'homme à son destin est surtout le rapport entre le réel en l'homme et le rêvé en lui, entre ce que Freud appellera, bien plus tard, le « principe de réalité » et le « principe de plaisir ». La philosophie fera de ce dilemme un binaire conceptuel : la lutte, en l'homme, entre réalisme et idéalisme, entre réalité et fantasme, entre le monde et l'illusion, entre le fond et l'apparence.

Par leur étymologie, la tragédie et le tragique renvoient au grec *tragos*, qui signifie le « bouc ». Cet animal, dans la mythologie et dans sa symbolique, est très proche de Dionysos, dieu du vin, de l'ivresse, de l'extase... et de la tragédie. Le bouc est aussi constitutif, pour sa moitié inférieure, de ce dieu Pan, dieu du Tout et de la Nature, caricaturé en Diable par l'iconographie chrétienne ultérieure ; Pan est proche compagnon de Dionysos. Le bouc symbolise les forces vitales, les puissances naturelles, les instincts de vie. Il symbolise ce que Nietzsche, plus tard, appellera la « volonté de puissance » (voir ce concept au troisième chapitre).

Au fond, le tragique relate les vains efforts des hommes orgueilleux ou ignares contre leurs propres forces de vie, contre leurs propres instincts, contre leur propre nature. Et comment un homme qui refuse sa propre nature pourrait-il accepter la Nature, le Tout, le *Pan* ?

« Le grand Pan est mort », cria le nautonier Thamos, d'après Plutarque, annonçant la fin du Paganisme antique, sous Tibère, annonçant la montée d'une nouvelle religion : le Christianisme. Le grand Pan mourait alors et, avec lui, le goût de la vie et la saveur du monde. Nietzsche lui répondra : « Dieu est mort », et ce Dieu qui est mort est précisément le dieu chrétien.

Nietzsche affirme, comme la plupart des philosophes, sages et mystiques, surtout orientaux, qu'il ne peut jamais y avoir de sagesse sans acceptation préalable, profonde et joyeuse, de la Nature et de sa nature à soi. Il faut donc être dés-espéré. Non pas déprimé ou découragé ou suicidaire ou autre ; non : dés-espéré, c'est-à-dire libéré de tous ces fantasmes, de toutes ces illusions, de toutes ces projections stériles que l'on appelle « espoirs » ou « espérances ». La joie est ici et maintenant et non dans quelque improbable monde rêvé qui serait à venir. Voilà le tragique dévoilé. Voilà le réalisme triomphant – que Nietzsche nommera *amor fati* (voir au troisième chapitre) – qui rejette l'idéalisme et tous ses fantasmagoriques idéaux, remisés au placard des illusions aliénantes.

L'espérance est un leurre, une faute de vie, qui fait passer à côté de tout, du réel et du vivant, au nom d'idéaux de pacotille : le paradis céleste, la société sans classe, l'homme bon, l'humanité sainte...

Voilà le tragique libérateur : tous ces idéaux-là – et tous les autres – sont creux, vides, puérils. Ils hypnotisent et fascinent les âmes faibles qui y consacrent en vain leur existence sans se rendre compte qu'ils y perdent leur vie et que la Vie y perd.

Le tragique, ce tragique-là, n'est pas sinistre. Il est libérateur, disais-je. Il est joyeux.

Cette idée renvoie sans doute au *Mythe de Sisyphe* d'Albert Camus, qui termine son œuvre par cette phrase fameuse : « Il faut imaginer Sisyphe heureux. » Il ne s'agit nullement d'imagination,

mais de pensée. Bien que Sisyphe soit condamné à rouler sa pierre devant lui, à la monter ainsi jusqu'au sommet de sa montagne d'où elle roulera vers le bas sur l'autre versant, et à recommencer encore et encore, malgré ce destin « tragique », bien que cette punition soit éternelle et absurde, Sisyphe comprendra que la joie n'est pas dans le destin, mais dans la manière de le réaliser. La joie de Sisyphe se niche au cœur de l'ascèse qui pourrait être la sienne : rouler sa pierre à la perfection. Peu importe l'utilité du travail, pourvu qu'il vise sa propre perfection. Car, au fond, rien ne sert à rien : ce qui se fait, réussi ou raté, n'est qu'un maillon de plus entre ce qui s'est fait et ce qui se fera. La joie n'est pas au bout du chemin, la joie est le chemin ; la joie n'est pas l'œuvre achevée, la joie est la création de l'œuvre. Toute œuvre achevée est un objet mort, sans beaucoup d'intérêt ; ce qui importe, c'est le cheminement, l'ascèse (la discipline d'effort), le parcours intérieur et initiatique qui y mène et qui la produit.

La condamnation de Sisyphe est sa chance, sa chance de s'accomplir en plénitude.

Dans le registre biblique, on trouve une idée similaire : lorsque Adam et Ève sont « chassés » du paradis terrestre, ce n'est pas une punition, mais une chance. Une chance de réaliser l'homme dans l'animal humain, une chance de sortir enfin de l'idiote innocence et de la terrible ignorance de la puérité pour affronter le destin du réel, créer le monde et réaliser Dieu. « Pour que l'homme devienne Dieu », il faut bien que l'homme quitte l'animalité et se plonge dans sa propre nature d'être une chose pensante. Il était impossible de penser, au paradis terrestre, puisque penser, c'est avoir besoin de comprendre pour survivre mieux. Un tel besoin n'existe pas dans l'innocence paradisiaque ; il n'existe pas sans la claire conscience tragique (mais pas dramatique) de sa propre mort prochaine. « Et leurs yeux furent dessillés... Et ils furent comme des dieux. »

Mais comment dessiller les yeux des hommes ? Qui donc osera défier l'aveuglement terrible des hommes afin de leur montrer le chemin de leur propre libération et la voie de la pleine conscience du réel ? Nietzsche répond : l'artiste absolu, l'artiste total ! Et cet artiste absolu, pour lui, à cette époque où il écrit *La naissance*

de la tragédie (1871-1872) et ses *Considérations inactuelles* (1873-1876), c'est Richard Wagner.

Et l'inspirateur de toute cette période de vie, c'est Schopenhauer, le philosophe dont le chef-d'œuvre est magnifique : *Le monde comme volonté et comme représentation*.

Et l'égérie, c'est Cosima Wagner, bien avant Lou Salomé. À la fin de sa vie consciente (1889), lors de son admission à l'asile d'aliénés, Nietzsche remplit sa fiche et désignera encore Cosima Wagner comme son épouse. Jusque dans sa mort mentale, malgré tous les déboires et toutes les déconvenues, il aima Cosima, en secret.

Ainsi, le Messie, face au tragique joyeux, c'est l'artiste intégral. Soit. Mais encore ? Quelle image Nietzsche se fait-il de cet artiste messianique ?

Bien avant que Heidegger ne théorise magistralement la chose, Nietzsche eut l'intuition d'un binaire essentiel : l'esprit technique face à l'esprit poétique.

L'esprit technique, c'est celui qui préside à l'art de l'utile, à l'art de l'ingénieur ou du médecin, à l'art qui produit les machines et les usines. L'esprit poétique est, tout au contraire, celui qui illumine les artistes qui créent des œuvres inutiles au sens productif et domestique de cet adjectif.

Nietzsche prend fait et cause, du plus profond de ses fibres les plus intimes, contre l'esprit technique et pour l'esprit poétique. L'enjeu est d'importance et nous renvoie à notre époque.

Ce qui est en jeu n'est rien de moins que la racine de notre relation au monde et à la Nature. L'esprit technique veut dominer et domestiquer la Nature, attitude typiquement moderne et occidentale. Il s'oppose radicalement à l'esprit poétique qui accepte la Nature telle qu'elle est, qui l'admire et la contemple, et qui n'aspire qu'à vivre en conformité avec elle.

Cette attitude poétique est clairement celle de l'Antiquité grecque qu'admire tant Nietzsche : « vivre en conformité avec la Nature ». Ce principe moral est au centre de bien des systèmes de pensée, dont le stoïcisme qui illumina l'histoire des hommes pendant près de sept siècles.

Au fond s'opposent deux regards : celui de l'homme maître de la Nature et celui de l'homme élément de la Nature. La mythologie grecque connut bien cette dualité en mettant, face à face, Prométhée et son frère, Épiméthée. Prométhée vole aux dieux le feu, symbole absolu de la domination par la libération des énergies qu'il permet, et l'offre aux hommes qui l'utiliseront pour fondre le minerai et forger autant de glaives que de charrues, pour calciner la terre et incendier des forêts afin d'y installer des champs, aïeux de l'épouvantable agriculture intensive de nos époques désastreuses. On connaît la suite...

Épiméthée, lui, frère de Prométhée, « est le créateur des animaux : alors que Zeus s'apprêtait à faire apparaître la Lumière, il fallait embellir les divers éléments terrestres, or Épiméthée supplia que l'on le laissât faire, il répartit fort bien les qualités et défauts parmi les animaux, si bien qu'à la fin, il ne restait plus rien pour l'homme, qui se trouva donc nu et faible ».

Hermès, pour s'en venger, créa une femme, Pandore, porteuse de tous les dons et d'une boîte fameuse qu'il ne fallait ouvrir sous aucun prétexte. Pandore offrit sa boîte à son époux. Épiméthée, sans réfléchir, l'ouvrit et permit ainsi à tous les maux de l'humanité de s'échapper : la Vieillesse, la Maladie, la Guerre, la Famine, la Misère, la Folie, le Vice, la Tromperie, la Passion. Tous sauf un, qui resta prisonnier de la boîte de Pandore après qu'Épiméthée ait refermé le couvercle un peu tard. Ce dernier mal restant dans la boîte était... l'Espérance.

Prométhée symbolise l'esprit technique. Sa religion est le Progrès, religion de la Modernité dont le grand prêtre fut Auguste Comte, et dont les rejetons se nomment technologisme, industrialisme, scientisme, positivisme, utilitarisme, humanitarisme, etc.

Nietzsche veut mener son combat contre ce Titan, fils de Chronos, le Temps. Il veut remettre l'homme à sa juste place, *dans* la Nature et non plus face à elle. Il veut rendre à la Nature sa beauté sauvage : celle d'Artémis courant les bois, celle de Cybèle – déesse-mère phrygienne dont la figure grecque d'Artémis n'est qu'une adaptation – aux multiples seins, dont la statue, érigée dans la cité d'Héraclite à Éphèse, fut une des merveilles du monde antique.

Face à Prométhée se dresse Dionysos, demi-dieu né des amours coupables de Zeus avec une mortelle : Sémélé. Dionysos, éduqué par Silène, le vieux sage de l'ivresse, ami de Pan, dieu du Tout de la Nature, suivi du cortège des Bacchantes et des Furies, Dionysos personnifie la Vie cosmique et tous ses fluides et sucs vitaux – sève, urine, sperme, lait, sang – qui emplissent tout, qui animent tout, qui engendrent tout.

Nietzsche opte pour l'esprit poétique et part en guerre contre l'esprit technique. Il opte pour Dionysos contre Prométhée. Au mythe de l'éternel progrès, il oppose le mythe de l'éternel retour ! À la flèche du temps, Nietzsche oppose le cycle du temps. Attis pour Cybèle comme Osiris pour Isis, meurt chaque hiver et ressuscite chaque printemps : voilà la logique de la Vie, voilà la loi de Dionysos, voilà la vision de Nietzsche.

Et ce qu'il voit, c'est l'incarnation de l'esprit poétique dans l'artiste absolu, dans l'Art total, dans celui qu'il croit un temps en être l'icône : Richard Wagner.

Nietzsche refuse les esthétiques apolliniennes du Beau, du lisse, du léché, du joli. Il veut une esthétique wagnérienne et dionysiaque : une esthétique de la puissance, la puissance de la Vie cosmique qui crée tout, qui habite tout, qui vivifie tout.

L'Art doit être mis au service de cette Puissance, pour l'exalter, la montrer à l'œuvre, la faire surgir du sein de toutes ses œuvres.

Une Puissance qu'il faut vouloir, car elle est l'essence de la Vie et que la Vie est la vie réelle du Réel vrai et vivant. Voilà posé le tripode de la pensée nietzschéenne, une triple identité conceptuelle : Réel égal Vie égal Puissance. Vouloir cette Puissance, c'est vouloir la Vie et vouloir le Réel. C'est là le fond du concept nietzschéen de la Volonté de Puissance.

Voilà donc le premier messie de Nietzsche : l'Art de la Puissance au service de la Vie et du Réel tels qu'ils sont, contre Prométhée et son progrès, contre l'esprit technique.

*

* *

Nietzsche amoraliste...

Vers 1877, Friedrich Nietzsche rompt avec son propre mythe : Richard Wagner le déçoit absolument. Celui dont il avait fait l'incarnation parfaite de l'artiste absolu, du Messie du tragique, celui-là se révèle être un être prétentieux, mégalomane, orgueilleux, un être vil et vénal, préoccupé de sa seule image, de sa seule gloire. L'artiste absolu est une impasse... parce qu'humain... trop humain.

Humain, trop humain (1878-1880) sera d'ailleurs le titre de la première des deux œuvres majeures (voir au deuxième chapitre) de cette époque de la vie de Nietzsche, qui va de 1877 à 1881-1883 environ (la transition de la deuxième à la troisième phase de vie est floue, graduelle, indécise).

L'époque du tragique joyeux et de l'artiste messianique se clôt. Nietzsche prend ses distances, tant avec Wagner qu'avec Schopenhauer. Nietzsche devient Nietzsche. Nietzsche devient enceint de lui-même, et cette période intermédiaire, amoral, immoraliste (clin d'œil, en passant, à André Gide), sera sa grossesse philosophique et spirituelle. Nietzsche n'est pas encore né, mais il est déjà une promesse. Il germe ; le sens du tragique et le personnage de l'artiste ne seront pas jetés aux orties, cependant ; tout au contraire, ils constitueront le terreau où le Nietzsche nietzschéen pourra commencer de germer. Nietzsche ne reniera jamais ses idées d'antan. Sa cohérence est totale – et la découpe de son cheminement en trois périodes temporelles que je reprends ici est quelque peu artificielle, plus pédagogique qu'historique.

Sa pensée est une dynamique : sa pensée est en mouvement, sa pensée est un mouvement, sa pensée se construit en s'accumulant à elle-même.

L'obsession nietzschéenne ne change pas : comment libérer l'homme de ses aliénations terribles, de son ancrage dans des idéaux absurdes et futiles, illusoire et puérils ? Comment l'amener à être vrai, authentique, en phase avec sa nature profonde ? Comment lui faire voir, accepter et aimer le réel plutôt que les chimères qu'il s'invente ?

Même au travers de l'artiste absolu – qu'il sait maintenant n'être pas Richard Wagner –, le sens du tragique, c'est-à-dire le chemin de la dés-espérance joyeuse et dionysiaque, reste introuvable, impraticable, inaccessible pour le commun des mortels. Pourquoi ?

Nietzsche va répondre en deux livres : *Humain, trop humain* d'abord, *Aurore* ensuite.

Avec ces deux livres, Friedrich prend une option stylistique dont il ne se départira plus (sauf pour écrire sa *Généalogie de la Morale*) : le style aphoristique. Nietzsche, alors, renonce à démontrer, à raisonner, à ratiociner, à argumenter. Désormais, il philosophera à « coups de marteau ». Il assènera. Il comprend que l'on ne convainc jamais avec de longs discours logiques comme le firent – et le font encore – bon nombre de philosophes. Foin d'arguties et de sophismes. Foin de leurres logiques. Foin de ces illusions socratiques et platoniciennes, aussi stériles et filandreuses que manipulatoires et fumeuses. Nietzsche rappelle les mânes de Diogène et de tous les cyniques, celles de Pyrrhon et de tous les sceptiques : la logique peut démontrer tout et son contraire : simple question d'habileté formelle – les sophistes sont là pour l'attester. La logique est donc inutile. Elle n'est qu'illusion. Elle n'est que fumée déguisée en roc. La vérité se vit, mais ne se démontre pas. Il est vain d'argumenter. La vérité s'assène. Aime qui peut ! Aime qui veut ! Tant pis pour les grincheux, les frileux, les grignoteurs d'idées. Tant pis pour les pète-sec et les prétentieux, pour les timides, pour les faibles en esprit. Les aphorismes de Nietzsche sont écrits pour les gourmands, pour les voraces, pour les dionysiaques, pour les gargantuesques et les pantagruéliques. Il ne s'agit plus de suçoter, de grignoter du bout des lèvres et des dents, il s'agit de bouffer le monde et le vrai, le réel et la vie, tout crus, à grandes fourchetées, de boire le vin rouge et sanguin de la chair vivante à grandes goulées. La vie est trop réelle, trop goûteuse, trop charnelle pour les maigres et les délicats de la pensée-dentelle.

Nietzsche s'interroge, donc : qu'est-ce qui empêche les hommes d'entrer dans le réel ? Qu'est-ce qui les retient prisonniers des illusions, des idéaux, des leurres, des espérances ? Nietzsche répond : les valeurs, la morale, la « moraline » comme il disait.

Et Nietzsche, fort de ce constat, part en croisade. Et de l'épée tranchante et acérée de sa pensée, il tranche les chairs molles et flétries, putrides et puantes, des morales humaines.

La morale, en suite de celui contre le progrès prométhéen, fut le grand combat de Nietzsche. Il lit à cette époque les grands moralistes français comme Vauvenargues, La Rochefoucauld, Chambord, La Bruyère, Rivarol ou La Fontaine. Il retourne à la source de Montaigne. Et à travers eux tous, il voit toute l'hypocrisie de la « moraline », toute la fausseté ignoble des « valeurs » que l'on impose pour mieux assujettir, pour mieux dominer.

Nietzsche fait de la morale au second degré. Il veut moraliser les morales en en dénonçant toutes les turpitudes, tous les mensonges, tous les idéaux.

Toute morale est relative, d'abord. Ensuite, toute morale est invention de l'élite d'un moment pour contraindre les masses. Enfin, toute morale devient, à la longue, idolâtrie de gros mots creux et vides, ferments de toutes les hypocrisies et de toute haine de la vie réelle. Car voilà bien la clé : le Réel et la Vie sont amoraux, et la seule morale qui vaille, enjoint de vivre en conformité avec la Nature, c'est-à-dire les très amoraux Réel et Vie.

Aporie ? Que nenni ! Nietzsche, lorsqu'il parle de morale, parle d'une morale surhumaine au service du Surhumain. S'il parle des morales humaines, c'est pour les dénoncer, c'est pour les pourfendre, c'est pour les combattre.

De morale, il n'en est qu'une : mettre toute sa vie, dans toutes ses dimensions, au service de l'avènement du Surhumain. Une morale au service de l'homme est nécessairement néfaste. Or, toutes les morales humaines sont toujours au service de cet « Homme », avec guillemets et majuscule, qui n'existe pas, qui ne peut pas exister, quoi doit être dépassé, transgressé, surmonté. L'homme doit être libéré de toute morale humaine pour pouvoir, enfin, se consacrer à sa mission : faire advenir le Surhumain.

Alors la morale pourra trouver sa juste place : par-delà le Bien et le Mal !

Il va sans dire que placer la morale surhumaine au-delà de l'homme et de ses fantasmes, appelés Bien et Mal, revient à briser

l'échine à tout humanisme. Il faut enfin choisir : ou bien l'homme est une fin en soi, ou bien l'homme est un moyen vers autre chose qui le dépasse. L'humanisme – ou, plutôt, les diverses factions humanistes – milite pour la première option. Nietzsche s'en gausse et opte radicalement, vigoureusement, pour la seconde et part, ainsi, en guerre contre tous les humanismes.

L'homme n'est rien. Rien du plus qu'une mygale ou une amibe, une fourmi ou un brin d'herbe. Nietzsche, comparant la Nature à la chevelure de la Terre, décrète que les hommes en sont les poux. Quel extraordinaire contre-pied vis-à-vis de ses vieux ennemis jurés : les « Lumières » ! Et parmi ces « Lumières », Kant. L'insupportable Kant. Le Kant des « impératifs catégoriques » qui mettent Nietzsche dans des colères noires.

Il faut un orgueil démesuré pour oser dire et penser que l'homme est la seule mesure de toute chose. Que tout s'apprécie et s'évalue à l'aune de ce nain humain avec ses ignorances, ses vices, ses bêtises, ses bassesses, ses vilénies...

Comment un être, globalement aussi abject que l'homme, peut-il en arriver à se prendre pour l'arbitre final des mondes ?

Pour un Einstein ou un Michel-Ange, combien de millions de crapules, d'inutiles, de parasites, d'ignorants, combien de Hitler, de Cortès, de Mao-Tsé-toung, de Pol-Pot, combien de Landru, de Docteur Petiot, de Ben Laden, de mufti Husseini de Jérusalem, combien de Rockefeller, de Soros, de Madoff, de Kerviel ?

Philosophiquement et éthiquement parlant, l'humanisme repose sur deux erreurs immenses.

La première est de refuser de comprendre que l'homme ne vaut que par ce qu'il fait. Que sa dignité se construit par ses actes et, donc, qu'elle se mérite. Que l'homme n'est pas sacré parce qu'homme. Que le fait de naître *homo sapiens demens* – je salue ici mon frère en Héraclite, Edgar Morin, à qui l'on doit cette superbe formule – n'est, en rien, un fonds de commerce inaliénable qui mettrait cet individu au-dessus des lois de la Nature. Technologisme et humanisme ne sont que les deux faces complémentaires de l'affreuse médaille prométhéenne.

La seconde erreur est de laisser croire que l'homme, précisément, n'est pas soumis aux lois de la Nature – ses lois physiques comme la gravitation, mais aussi ses lois « morales » comme la sélection naturelle. De mettre l'homme *hors* Nature, *face* à la Nature, *au-dessus* de la Nature. De penser l'homme comme un démiurge qui pourrait tout se permettre, impunément, qui ferait de l'univers son terrain de jeu où tout serait autorisé. De méconnaître le réel au point de croire que l'humanité est éternelle, immortelle, toute-puissante, d'essence divine en somme, alors que la moindre colère de la Nature la balaierait comme fétu de paille de la surface de la terre et d'ailleurs.

Il faut être aveugle comme Descartes pour croire que l'homme est un corps mécanique animal habité par une « âme » divine et immortelle qui le met *au-dessus* de la Nature. Nietzsche n'est pas cartésien et, en cela, il est déjà postmoderne.

Il faut être stupide comme Sartre pour écrire que l'existentialisme est un humanisme puisque l'existentialisme est une demi-vérité au niveau cosmique, alors que l'humanisme est une totale erreur au niveau humain. Des pommes et des poires, en somme. Nietzsche aurait éreinté Sartre avec le petit doigt.

Mais, surtout, Nietzsche n'est pas kantien. Il voit dans Kant une tentative désespérée de réhabiliter, sous couvert de criticisme et de rationalisme, la vieille morale chrétienne, celle des esclaves et du ressentiment. Il est d'ailleurs symptomatique que les socialismes, continuation laïque du Christianisme, prennent appui sur les « Lumières » pour fonder leur propre morale. Tout se tient ! Nietzsche n'est pas dupe. Nietzsche n'est jamais dupe. Sa vertu première est la lucidité.

Nietzsche est lucide et décrypte, évidemment, dans l'idéalisme humaniste, un essai de légitimation de la logique du caprice puéril qui caractérise le fonctionnement humain. Les hommes se comportent comme des barbares qui pillent, saccagent et détruisent tout, au nom du progrès et de la liberté. Et l'humanisme lui confirme que c'est son droit le plus strict, puisqu'il est la mesure de toute chose. Emballez, c'est pesé !

Pour Nietzsche, rien de tout cela ne doit rester emballé et tout doit être repesé : mise à nu et transvaluation de toutes les valeurs sont au programme.

*
* *

Nietzsche mystique...

Avec *Le Gai Savoir* (*La Gaya Scienza*), Nietzsche opère une métanoïa profonde. Nietzsche naît à Nietzsche et au monde. Nietzsche commence à devenir ce qu'il est et à faire ce que lui seul pouvait faire : Zarathoustra et tous ses prolongements tentaculaires. Nietzsche part à la recherche de son nouveau Messie, car l'amoralisme est une condition, un préalable, une épreuve initiale et initiatique, mais pas un projet, pas une finalité, pas un but.

Lorsque toutes les anciennes valeurs sont démembrées et jonchent le sol de l'esprit, encore faut-il se mettre, sans attendre, à reconstruire, à transmuter, à dépasser l'homme et ses mesquines croyances, à passer par-delà le bien et le mal.

Alors Nietzsche travaille, pense, écrit comme jamais il ne le fit auparavant. Les œuvres s'enchaînent à un rythme fou. Il donnera au monde des hommes une série impressionnante de chefs-d'œuvre : *Le Gai Savoir*, *Ainsi parla Zarathoustra*, *Par-delà le Bien et le Mal*, *Généalogie de la Morale*, *Le Crépuscule des Idoles*, *L'Antéchrist*, *Ecce Homo*, pour ne citer que les principaux que nous étudierons dans la deuxième partie.

Tous les grands thèmes, tous les grands concepts nietzschéens (voir au chapitre troisième où chacun sera exposé et médité avec soin) naîtront pendant cette période faste, fertile, féconde, géniale.

Puisque l'amoralisme a fait son œuvre et que l'homme – du moins les meilleurs parmi les hommes – est sevré de son infecte et enivrante « morale », l'heure est venue de bâtir demain, de dépasser l'humain et l'humanisme, de tirer l'homme vers le haut, vers son vrai destin, vers sa belle mission, vers sa grande vocation. L'heure est venue de refonder l'homme, enfin nu, débarrassé des oripeaux de la bonne conscience des bien-pensants

et des leurre de l'espérance. Oui ! L'heure est venue de refonder l'homme !

*

Cette troisième période de la vie de Nietzsche est d'une autre nature que les deux qui précédèrent. On peut parler d'une rupture lente, d'une illumination progressive, d'une bifurcation, d'une révélation qui s'opère pas à pas.

Avec *Aurore* et *Par-delà Bien et Mal*, Nietzsche a soldé ses comptes. Il y reviendra malgré tout, mais plus du tout avec le même regard, puisque le labeur d'après Zarathoustra se retournera, une dernière fois, pour donner le coup de grâce à la Modernité (avec *Le Crépuscule des Idoles* et *La Généalogie de la Morale*) et au Christianisme (avec *L'Antéchrist*). Au cœur de cette troisième période surgit Zarathoustra. Déjà, *Le Gai Savoir* l'avait introduit, esquissé... Les grandes lignes de la *métanoïa* à venir sont déjà là : le Surhumain, la Volonté de Puissance, même l'Éternel Retour. *Le Gai Savoir* est la charnière et *Ainsi parla Zarathoustra* est la porte !

Mais Nietzsche la franchit-il ?

Mes quarante ans d'amitié avec ce Zarathoustra me laissent sur ma faim. Tout se passe comme si Nietzsche n'avait pas osé prendre le temps de franchir ce seuil qu'il a lui-même dévoilé. L'idée de dévoilement me paraît centrale puisqu'elle est au cœur étymologique du mot « apocalypse ». Nietzsche dit son apocalypse, mais il ne la vit pas... comme Jean, l'apôtre, décrit aussi son Apocalypse, mais sans la connaître, sans la comprendre, sans la vivre non plus dans sa chair. Dès que la porte fut ouverte par Zarathoustra, Nietzsche se retourne et repart guerroyer avec les idoles modernes et chrétiennes. Qu'est-ce donc qui a retenu Nietzsche ? Qu'est-ce qui l'a empêché de franchir le seuil et de ne pas seulement se contenter d'en décrire la radicalité ?

A-t-il eu peur ? A-t-il manqué de temps ? Sa maladie s'accélégrant, a-t-il renoncé ?

Bien sûr, « l'avant » est mort et Nietzsche en a parfaitement arasé les ruines encore fumantes. Bien sûr, « l'après » est annoncé et ses fondements posés : l'Éternel Retour, le Surhumain,

la Volonté de Puissance et la Vie... Ces quatre concepts philosophiques denses, on le verra, seront servis en réponse aux quatre grandes questions dont Kant avait esquissé les trois premières : « Que puis-je savoir ? » « Que puis-je espérer ? » « Que puis-je faire ? » (la quatrième sera : « Que puis-je aimer ? »).

Mais Nietzsche les édicte comme un vaste et solide programme, mais il en reste là ; il n'explorera pas les infinies déclinaisons et combinaisons auxquelles ces quatre piliers conduisent. Il restera sur le seuil comme quelqu'un qui attend l'arrivée de l'être aimé. Il n'ira pas à sa rencontre. Il n'ira pas à sa recherche. Il restera là à veiller, en leur jetant tous les exorcismes de ses dernières œuvres, à ce que les fantômes de « l'avant » ne viennent pas hanter ce nouveau paysage qui s'ouvre.

*

Été 1882. Nietzsche rencontre Lou Salomé (1861-1937). Elle a vingt-et-un ans. Elle rayonne. Elle a lu Kant et Spinoza. Ils vécurent trois semaines d'idylle platonique et philosophique dans un curieux ménage à trois, ensemble avec le philosophe allemand Paul Rée (1849-1901).

Trois semaines d'un amour pur et total. Une aventure de l'esprit. Une chasteté infinie (l'autopsie de Lou Salomé révéla que, malgré ses amours et son mariage, elle était encore vierge à 76 ans).

Paul Rée est un schopenhauerien, auteur de *L'origine des sentiments moraux* (1877). Il fit la connaissance de Nietzsche à Bâle et se lia d'amitié avec lui dès 1873.

On raconte ceci :

Paul Rée, « le soir même de son arrivée chez Malwida¹, qu'il fit la connaissance d'une "jeune Russe" qui attira immédiatement son attention : Louise von Salomé. Celle-ci, animée d'un farouche esprit d'indépendance, était venue à Rome séjourner auprès de l'auteur des *Mémoires d'une idéaliste* pour y suivre en quelque sorte son enseignement de femme libre. Tombant immédiatement

1. Il s'agit de Malwida von Meysenburg, qui passa quelques jours de loisirs avec Rée et Nietzsche peu avant la rencontre de Lou Salomé.

sous le charme de la jeune fille, Paul Rée ne tarda pas, quelques jours plus tard, à la demander en mariage. Lou saisit alors cette occasion pour lui affirmer son “besoin tout à fait effréné de liberté” et sa ferme volonté de ne pas s’engager dans la voie du mariage. En outre, elle lui présenta un projet de vie commune, vouée totalement aux travaux intellectuels – qui ne fut peut-être pas sans remémorer à Paul Rée l’ancienne idée de “cloître pour esprit libre” que Nietzsche et Malwida avaient évoquée jadis à Sorrente. Un mois plus tard, Nietzsche, dont la curiosité pour cet “être extraordinaire” avait été éveillée par Paul Rée et par Malwida, survenait à l’improviste – de retour d’un séjour à Messine, d’où le sirocco l’avait chassé au bout d’un mois – et acceptait d’emblée le projet de Lou von Salomé, y trouvant l’espoir de sortir de la solitude de plus en plus grande dans laquelle il se trouvait. Quelques jours après, tous trois prirent le chemin du retour, sur lequel ils se ménagèrent des étapes : sur les rives du lac d’Orta d’abord, dans le Nord de l’Italie, puis à Lucerne, où Nietzsche eut l’idée d’immortaliser en quelque sorte leur “Trinité” en mettant malicieusement en scène la fameuse photographie [*qui montre Nietzsche et Rée attelés à une petite charrette où Lou s’était installée*]. Puis ils se séparèrent provisoirement, avec le projet de passer l’hiver ensemble, à Vienne ou à Paris. L’impossibilité pour Nietzsche d’accepter totalement que sa relation avec Lou restât simplement amicale et intellectuelle rendit cependant illusoire une telle idée de vie commune. En outre, Nietzsche put constater, lors de la dernière occasion qu’il eut, à Leipzig en octobre-novembre, de revoir Lou et Rée, que les liens entre ces derniers s’étaient entre-temps (au cours des séjours de Lou à la propriété familiale des Rée à Stibbe) considérablement resserrés et créaient désormais une distance entre eux et lui. »

Rée et Lou, cependant, se quittèrent.

Lui alla faire des études de médecine et, ensuite, devint médecin itinérant auprès de pauvres montagnards qui le prenaient pour un saint. Il mourut en dévissant d’un glacier et en tombant dans l’Inn, en contrebas.

Elle devint la muse de Rainer Maria Rilke – avec qui elle entretint une relation amoureuse pendant trois années –, et épousa un certain Friedrich Karl Andréas, dont la fortune lui permit de mener

une vie de bohème un peu partout en Europe. Elle fut la grande amie d'Anna Freud, la fille du fondateur de la psychanalyse.

Ce qui est fascinant dans toute cette histoire tient en ceci : Elisabeth, la calamiteuse sœur de Nietzsche, profita d'un accès de maladie de son frère pour le faire venir chez elle. Elle en profita pour envoyer à Lou de fausses nouvelles, à la suite de quoi, Lou, mal informée, brisa le reste de lien d'amitié entre elle et Friedrich. Nietzsche en conçut une profonde tristesse, qui fut le déclencheur de l'écriture de son chef-d'œuvre : *Ainsi parla Zarathoustra...*

*
* *

Nietzsche effondré...

Le 3 janvier 1889, Nietzsche est à Turin. Il adore l'Italie, Nice... Il est méditerranéen, même lorsqu'il séjourne dans la suisse Sils-Maria où lui vint l'intuition de l'Éternel Retour. Ses vrais pères (et mères) sont grecs. Héraclite est son géniteur.

Il est tôt matin. Il sort de la chambre que lui loue modiquement son logeur. Il a mal dormi, sans doute. Tenaillé par d'atroces maux de tête, comme d'habitude. Torturé de nausées immondes. Ses yeux sont un calvaire à eux seuls. Il sait qu'il est le nouveau « Crucifié » malgré qu'il se sache le vrai « Antéchrist ». Il lui faut de l'air, de la lumière, du « dehors ». Il descend l'escalier du 6 de la *via Carlo-Alberto* et se retrouve dans la rue. Là, un charretier se collette avec la récalcitrance de son vieux cheval, trop âgé et trop fatigué, sans doute, pour faire quelques pas de plus. Le bâton se lève et s'abat sur la bête. Fou de colère, le tortionnaire se défoule. Les coups pleuvent. Et Nietzsche, n'y tenant plus, s'interpose et enlace l'animal par le cou. Consternation. Lui, le philosophe de la non-pitié pend, en larmes, s'accroche, en pleurs, au col du cheval. Son logeur passe. Il le ramène dans sa chambre. Sous le choc de cette barbarie, de cette bêtise, de cette cruauté, l'esprit de Friedrich Nietzsche s'éteignit. Il ne se rallumera plus pendant les onze années qui lui resteront à vivre.